

CÈVENNES magazine

revue du patrimoine

Annonces légales officielles et judiciaires dans tout le Gard

Samedi 08 mars 2008 - 1,60 euro



Le puits de l'église de Saint-Hilaire-de-Brethmas



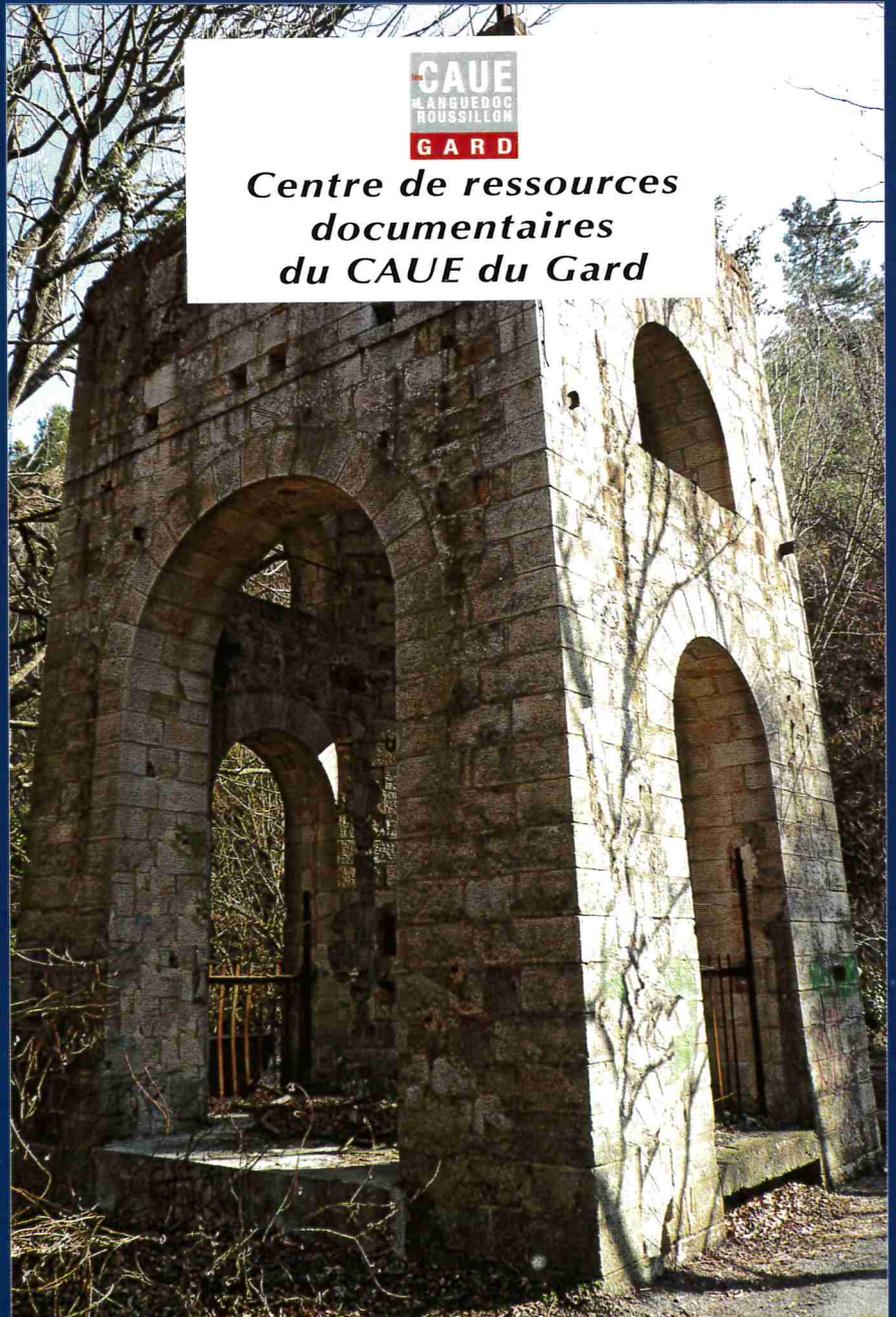
Le Chambon

et aussi...

Minute toponymique d'Oc

Un livre à lire

L'actualité de la région



CAUE
LANGUEDOC
ROUSSILLON
GARD

Centre de ressources
documentaires
du CAUE du Gard

Tranche de vie
à la Trouche



le prisonnier du fort d'Alès

Épisode : 23

Alors il donna le signal convenu et lentement, là-haut, le menuisier commença de tirer... Le long du conduit, les deux corps, l'un après l'autre, montèrent sans secousses vers le toit et surgirent enfin de la cheminée.

Le pasteur étouffa une exclamation de délices et demeura un instant étourdi, quand une bouffée d'air vif et pur le fouetta au visage. Mais Roche lui laissa à peine le temps de se remettre :

- Vite... Vite... Suivez-nous.

Trois ombres cette fois rampèrent sur les tuiles et les charpentes vers l'orifice donnant dans le réduit. En bas, sur le chemin de ronde, les sentinelles allaient et venaient sans se douter de ce qui se passait au-dessus de leurs têtes. On entendait leurs pas tranquilles et leurs appels régulièrement espacés : " Sentinelles... Prenez garde à vous ! ", criait une voix à la pointe Nord de l'étoile formée par les remparts... " Sentinelles... Prenez garde à vous ", répondait une voix plus lointaine à la pointe Est... Et plus loin encore dans la tourelle de guet, à peine distincte, la voix d'un autre soldat répétait : " Sentinelles... Prenez garde à vous ! "

Veillez, soldats... Veillez dans la nuit tranquille... Là-haut les fugitifs atteignaient le réduit, et prenant leurs souliers à la main ils traversaient les galetas et bondissaient silencieusement dans l'escalier obscur.

Arrivés sur le palier des appartements du gouverneur, ils s'immobilisèrent soudain glacés de terreur : Brillant, le chien de M. d'Iverny, couché devant la porte, grognait sourdement. D'un instant à l'autre ses aboiements sonores allaient ameuter tout le Fort.

Oh ! bénie sois-tu, petite Margot, fine mouche qui pense à tout et qui, au moment du départ, tendis à ton frère un morceau de viande en disant : " Si quelque chien vous ennuyait... voilà pour le faire taire ".

Fébrilement Roche sortit la viande de sa poche et la présenta à Brillant qui se recoucha, satisfait et claquant des mâchoires.

Encore un bout jusqu'au dernier palier. Là une fenêtre d'où l'on pouvait sauter facilement, s'ouvrait sur la cour des remises, encombrées par bonheur de tas de foin derrière lesquels on pouvait se dissimuler et gagner les remparts. Une dernière fois les fugitifs déroulèrent la corde pour franchir la muraille et descendre dans le fossé, heureusement presque à sec. Puis ils se jetèrent dans les rues les plus sombres de la ville endormie.

On veillait chez les Rouvière où Roche avait envoyé ses sœurs afin qu'elles ne fussent pas seules pendant l'angoissante attente. On veillait et l'on priait avec une ardeur passionnée, pour la délivrance du prisonnier.

Personne ne parlait, chacun restait abîmé dans son oraison. On n'entendait que le tic-tac de l'horloge, les soupirs des enfants endormis dans la chambre voisine et le crépitement du feu sur lequel chauffait l'eau pour la toilette du pasteur et pour son réconfort, un petit pot-de-vin à la provençale dont le violent parfum de cannelle et de girofle embaumait tout le logis.

Minuit sonnèrent... puis une heure du matin...

Comme ils tardaient !

À une heure et quart enfin un bruit de pas rapides, dans la rue, les dressa tous brusquement, le souffle suspendu. Les yeux fixés sur la porte.

Alors le miracle que l'on osait à peine attendre se produisit. Les pas s'arrêtèrent devant la maison, montèrent le long de l'escalier, la porte s'ouvrit toute grande, tandis que Roche et Deleuze s'effaçaient respectueusement sur le seuil en disant :

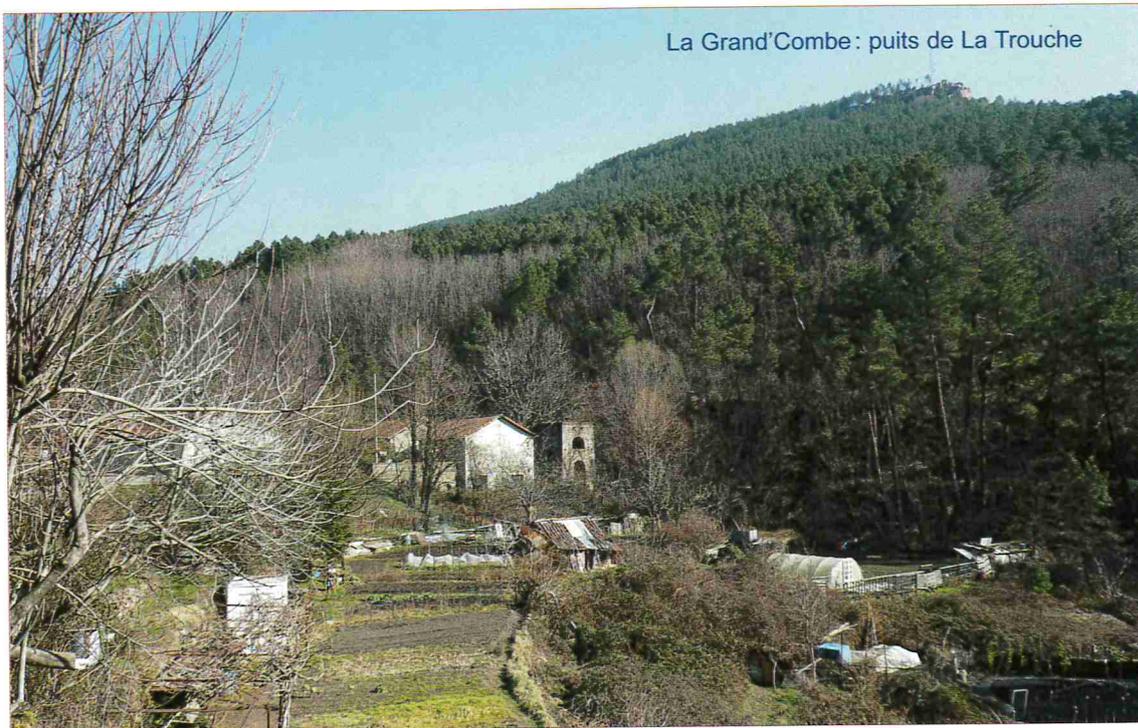
- Veuillez entrer, Monsieur le ministre...

Et Bartélémy Claris, ministre du Saint Évangile, confesseur de Jésus-Christ dans le Fort d'Alès, s'avança épuisé défaillant, horriblement pâle sous sa barbe hirsute, les vêtements déchirés et souillés... Mais souriant pourtant sain et sauf... Libre !

ESTRASSINET
Le Pélardon



SOMMAIRE n° 1443



La Grand'Combe: puits de La Trouche

Cévennes Magazine

31, chem. de la Plaine de Larnac
30560 St-Hilaire de Brethmas

Téléphone

04 66 56 69 56

Télécopie

04 66 56 69 69

E. mail

cm2@wanadoo.fr

Site

www.cevennesmagazine.com

◆	Le prisonnier du Fort d'Alès - 23^{ème} partie - Estrassinnet	2
◆	Histoire des villes et villages du Gard: Le Chambon	4-5
◆	Le puits de l'église de Saint-Hilaire	6-8
◆	Tranche de vie	9-13
◆	Minute toponymique d'Oc	14
◆	Des livres à lire	15-16
◆	Annonces légales et actus en pages centrales	

Fondateur: Lucien André
Directeur de la publication:
Michel Vincent
Rédaction - Photocomposition
31, chem. de la Plaine de Larnac
30560 St-Hilaire de Brethmas
Siège social
31, chem. de la Plaine de Larnac
30560 St-Hilaire de Brethmas

Impression:
IMP'ACT imprimerie - 04 67 02 99 89
N° CPPAP 0611 1 80 730
ISSN 0180-6181
Reproduction des textes et photos
interdites (loi mars 1957)
Dépôt légal: jour de parution

Photos couverture et sommaire:

Le Chambon, l'église de St-Hilaire de Brethmas et le puits de La Trouche - Photos: Michel Vincent

95.7 fm Florac
94.4 fm des Cévennes à la mer
90.5 fm Mandes
103.4 fm St Christol lez Alès/Grand Alès

Votre Radio locale et régionale

une petite chose peut faire une grande différence

HISTOIRE DES VILLES ET VILLAGES DU GARD

Textes écrits en 1916 par l'Abbé Goiffon



Le Chambon

Chambon, est une paroisse du doyenné de Génolhac, succursale érigée par ordonnance royale du 21 août 1842, sous le titre de *Notre Dame de l'Assomption*. Sa population est de 715 catholiques et de 32 protestants. Une école paroissiale était tenue par les Frères Maristes.

Ce village a fait partie de la commune de Portes jusqu'au 21 octobre 1835, époque de son érection en commune distincte. Le service religieux y était fait, avant la Révolution, par un secondaire de Sénéchas, qui s'y rendait le dimanche seulement, à moins de cas particulier. Sur la demande des habitants, une ordonnance de l'évêque d'Uzès avait permis d'y construire une église, vers le milieu du XVIII^{ème} siècle.

Pendant la Révolution, Chambon fut le lieu où se réfugia T. Nicolas, ancien vicaire de Sénéchas. Ce digne prêtre ne cessa dès lors de partager les peines et les fatigues du prieur Julien. Les scélérats qui persécutaient le prieur ne pouvaient laisser son vicaire tranquille; ils partirent un jour de Sénéchas dans l'intention de le tuer dans l'église du Chambon; prévenu à temps, M. Nicolas se cacha dans un grenier à foin. Les révolutionnaires

soupçonnant son refuge se disposaient à y mettre le feu.

Le domestique du fermier payant d'audace, les invite à boire et les enivre escaladant alors avec rapidité au troisième étage de la maison, il fait descendre M. Nicolas et le cache dans une crèche remplie de foin et ouvre ensuite la porte de la maison où les furieux se précipitent aussitôt, cherchant de tous côtés, mais l'ivresse aidant ils finirent par s'endormir de côté et d'autre, ce qui permit au premier de sortir déguisé en mendiant avec un pain noir dans un sac; il alla à Malons, son pays natal.

Après la Révolution, l'église fut restaurée et le village de Chambon fut confié en 1805, au zèle d'Antoine Peller, plus connu sous le nom de Père Chrysostome, l'une des glorieuses victimes de la Révolution qui, n'ayant pu le saisir au temps où elle envoyait les prêtres à l'échafaud, le déporta à l'île d'Oléron. Il était né à Barjac, le 1^{er} novembre 1757 il n'avait pas vingt ans lorsqu'il obtint d'être admis chez les Capucins, où il fit profession, le 7 novembre 1777 et passa successivement dans les couvents d'Arles, d'Avignon, d'Alais et de Pont-Saint-Esprit. Chassé de cette dernière

demeure, le 3 mai 1792, il n'émigra pas et exerça d'abord son ministère aux environs de Saint-Ambroix, échappant souvent comme par miracle, aux nombreux dangers de l'époque de la Terreur. Nommé curé de Saint-Michel de Carreiret, il y commença le service, le 4 octobre 1795, ainsi qu'il nous l'apprend dans un livre de comptes que possède la famille Serre. Le jour des Rois 1799, à minuit, il était sur le point de sortir de la sacristie pour dire la messe, lorsque le bruit qui se fit au fond de l'église lui fit comprendre qu'on venait le saisir, l'église venait d'être envahie par une bande armée conduite par le fameux Jean-Baptiste Teste, de Bagnols.

Le père fut saisi, garrotté et conduit à Bagnols; malgré les démarches actives de ses paroissiens, il fut bientôt envoyé à l'île d'Oléron d'où il ne revint à Saint-Marcel que le 16 août 1800. Il fut envoyé à Aigues-Mortes, le 10 février 1804; il n'y resta pas longtemps, le climat étant contraire à sa santé, il reçut l'ordre, le 30 octobre 1804, d'aller à Chambon, en qualité de vicaire de Sénéchas. Dès qu'il y fut arrivé, il y ouvrit une espèce de Séminaire d'où sortirent de nombreux

ecclésiastiques dont s'honorent les diocèses de Nîmes et de Viviers.

Le Père Chrysostome ne buvait jamais de vin ; sa nourriture était très frugale et se composait de pain de seigle, de légumes et de lard ; il ne portait jamais de chemise le vendredi, et se servait de ceintures en fil de fer, hérissées de pointes.

Il mourut à Chambon, en odeur de sainteté, le 10 décembre 1819, à l'âge de 63 ans. Dès qu'il fut mort, toutes les personnes présentes se précipitèrent sur son habit comme sur des reliques ; on raconte à Saint-Marcel que des gendarmes venus de Chambon, longtemps après le décès du Père Chrysostome, dirent qu'on avait détérré le père et que *son caisse* (sic) ne présentait encore aucune atteinte de pourriture.

Le Chambon fut érigé en commune le 21 octobre 1835, sous l'administration d'Antoine Mauger qui resta trois ans au Chambon, de 1833 à 1836, et passa ensuite à Saint-Mamert. Avant lui nous voyons François Pagès du diocèse de Mende, qui reste seulement 18 mois, à partir du 1^{er} janvier 1827, il passe à Saint-Quentin.

Dès que la commune eût été créée, les habitants de Chambon multiplièrent leurs efforts pour obtenir l'érection de leur église en succursale. Le pays ayant obtenu en 1839, un secours de 500 fr. à l'occasion de pertes résultant d'orages ou d'inondations, les habitants renoncèrent à cette somme et l'employèrent en réparations à l'église et au presbytère et en achat d'ornements. Le 24 mai 1840 le Conseil Municipal fit une demande, le 27 septembre suivant, le Conseil de Fabrique et le Conseil Municipal de Sénéchas déclarèrent s'opposer à cette érection ; cependant Chambon obtint l'avis favorable du Sous-Préfet d'Alais, le 9 octobre et celui de l'évêque le 19 novembre ; la succursale fut accordée, le 21 août 1843.

Le premier curé fut, le 15 janvier 1843, M. Jean-Pierre Chalbos, né le 18 janvier 1800, il fut transféré à Blandas.

M. Louis Blancard lui succède le 1^{er} janvier 1847 ; il mourut, le 28 octobre 1857, âgé de 58 ans. Il eut pour successeur, le 15 avril 1858, M. André-Alexis Pillet, né le 17 février 1824, ex-vicaire d'Anduze, il passa à Rousson, le 11 août 1864.

M. Jean-Joseph Manificier, vicaire à la Grand'Combe, fut nommé curé du

Chambon, le 1^{er} juillet 1865, il passe à Russan.

M. Henri Michel, précédemment vicaire à Saint-Gilles, lui succéda en 1871 ; il se retira momentanément le 1^{er} novembre 1875.

Joseph Marc Bouzige, alors curé de Boucoiran, fut nommé au Chambon le 1^{er} décembre 1875. Il fut nommé doyen-honoraire le 20 novembre 1899, et chanoine honoraire le 24 novembre 1910.

Dès son arrivée, il trouva l'église trop étroite, vu l'augmentation de la population, humide et insalubre, à cause des infiltrations de la montagne contre laquelle elle est adossée, il forme le projet de la reconstruire, en conservant l'ancienne comme crypte. Le curé se fait quêteur, il se préparait en 1888 à donner un sermon de charité que devait présider M^{gr} Besson. Ce sermon, prêché par le curé, eut lieu, le dimanche de passion, 7 avril 1889, sous la présidence du vicaire capitulaire.

Les difficultés de tout genre se dressèrent devant M, le Curé qui parvint à les vaincre, grâce au concours et au dévouement de sa population. Sous l'habile direction de M. Pellet, architecte, l'église d'un style roman, à 3 nefs, est reconstruite. On y arrive par un double escalier grandiose et à l'abri des inconvénients de l'ancienne surface plus grande.

Cette nouvelle église est consacrée

par M^{gr} Gilly, le dimanche 29 juin 1890, la messe est chantée par l'abbé de la Trappe des Neiges, et le soir aux vêpres l'Évêque administre le Sacrement de Confirmation. Une école libre de filles est due au zèle de M. Bouzige.

M. le chanoine Bouzige est mort le 7 novembre 1913, dans la 75^{ème} année de son âge, la 47^{ème} année de son sacerdoce et la 38^{ème} année de son apostolat dans la paroisse du Chambon. Au jour de ses funérailles qui avaient revêtu le caractère d'une cérémonie triomphale, une émouvante lettre de Monseigneur l'Évêque de Nîmes, rendant un suprême hommage à cette vie toute d'humilité, de dévouement et d'abnégation a été lue par M. le Doyen de Génolhac, qui représentait Sa Grandeur.

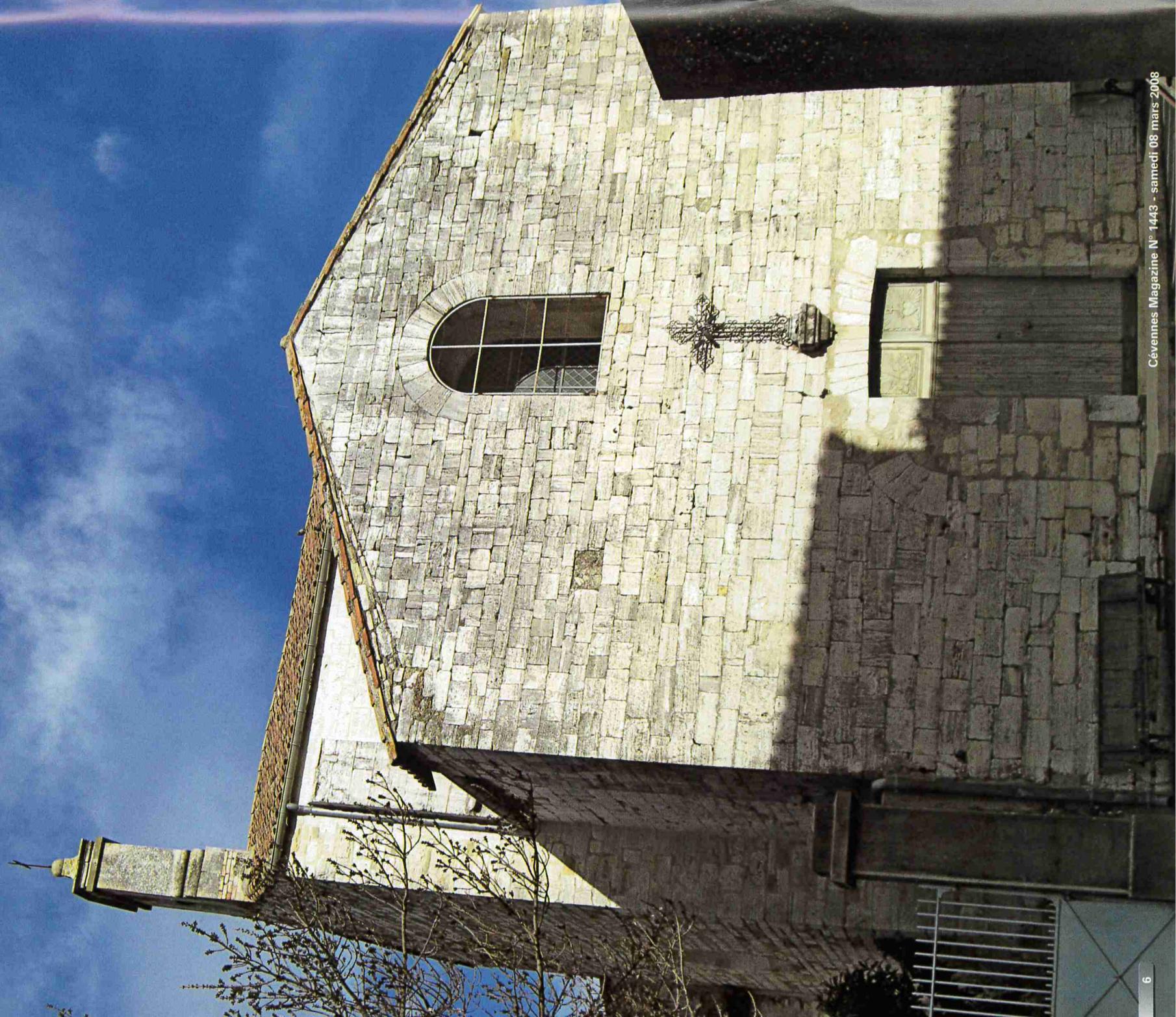
Au service solennel de neuvaine célébré en l'église paroissiale du Chambon, le 27 novembre, pour le repos de l'âme du vénéré curé, M. le Chanoine Bouzige, son oraison funèbre fut prononcée par M. l'abbé Domergue, curé-doyen d'Aimargues, délégué par Monseigneur l'Évêque.

Celui qu'on appelait le Saint-Curé des Cévennes repose maintenant à côté de son héroïque prédécesseur le Père Chrisostome.

Monseigneur a nommé pour succéder à M. Bouzige, M. l'abbé Paul Firmin Arbaud auparavant succursaliste à la Bastide d'Engras.



Le puits de l'église de Saint-Hilaire-de-Brethmas



JUSQU'À l'installation de l'eau courante il y a une cinquantaine d'années, les puits publics ont joué un rôle primordial dans la vie sociale. Situés au centre des places ou aux coins des principales rues, les puits et fontaines étaient particulièrement fréquentés même par ceux qui avaient la chance d'avoir un ou plusieurs puits privés. Presque toutes les églises possédaient aussi un puits, soit percé dans une crypte, soit dans un collatéral. Ces puits avaient primitivement été creusés pour les besoins des constructeurs; l'édifice terminé, on posait une margelle à leur orifice, et ils étaient réservés à l'alimentation de la communauté mais aussi au service du culte. Il faut bien constater, qu'à l'origine de la vie, l'eau traverse toutes les religions monothéistes et singulièrement le christianisme: le symbolisme de l'eau du puits est fortement marqué dans les évangiles. Aujourd'hui, ces puits inutilisés, gardent leurs mystères et nourrissent les légendes.

UN TÉMOIGNAGE DU SÉJOUR DES TEMPLIERS

Édifice le plus ancien de notre vieux village, l'église romane fut construite au XII^e siècle par les Templiers au temps de leur toute-puissance. C'est probablement au début du chantier qu'ils creusèrent ce puits de 22 mètres de profondeur qui a résisté aux guerres de religion et que l'on retrouve aujourd'hui, caché sous une petite dalle carrée, à gauche de l'autel. Ce puits de faible dimension à l'ouverture, s'évase progressivement par palier bâti, avant de retrouver dans sa partie finale une forme cylindrique avec des parois bien verticales creusées dans la roche (cf. plan extrait de l'ouvrage de l'abbé René André). Jusqu'au début du XIX^e siècle, ce puits servait à l'approvisionnement des villageois. Il serait certainement tombé dans les oubliettes de l'histoire locale si à l'été 1950 la sécheresse ne Pavait fort opportunément réactivé.

LA SÉCHERESSE DE L'ÉTÉ 1950

Depuis 1869, la fontaine de la place, alimentée par une source située à la

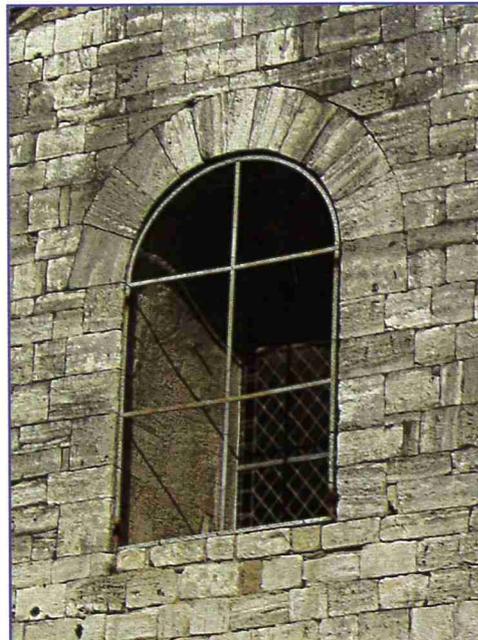
Rouquette, permettait « d'abreuver » les habitants du village et les animaux des fermes. En 1950, la faiblesse des précipitations de la fin du printemps et de l'été, avait tari les eaux en provenance de la Rouquette et les élus, bien ennuyés, ont essayé dans l'urgence de trouver une solution de remplacement. Dans un premier temps, ils ont eu recours au puits communal situé au bas du chemin de Sauze.

L'EDF dut installer en toute hâte une ligne électrique afin que M. Dejour puisse mettre en place une pompe, puis tirer les canalisations, de ce puits

jusqu'à l'embranchement de la conduite en provenance de la Rouquette. Dès que ce travail fut achevé, chaque jour, sous la surveillance du cantonnier, la pompe était activée entre 11 heures et 12 heures et les villageois pouvaient remplir cruches, seaux et bassines à la fontaine. Malgré ce régime de rationnement, le puits réservoir de Sauze se vida très rapidement, en une dizaine de jours. On se souvint alors du puits de l'Église et avec l'accord de l'abbé Pradeilles, la municipalité transféra la pompe électrique afin d'y puiser davantage d'eau. Malheureusement, ce puits comme le précédent n'était pas suffisant pour alimenter toute la communauté villageoise et il se tarit assez vite.

EXPLORATION DU PUIT PAR LE JEUNE GUY ROBERT LE 7 SEPTEMBRE 1950

En début septembre 1950, la sécheresse persistante et la disette d'eau incitèrent la municipalité à explorer en dernier recours le puits de l'église pour y chercher une solution presque miraculeuse. Au milieu des adultes préoccupés, quelques gamins curieux s'étaient faufilés dans l'église. Quand on ouvrit la



dalle du puits, on se rendit compte que seul un gamin filiforme pouvait passer par cet orifice. Parmi les 2 ou 3 jeunes volontaires d'une quinzaine d'années, le choix se porta sur Guy Robert qui entreprit la descente, attaché à la taille par une solide corde. Parallèlement une baladeuse accrochée à un filin éclairait le cheminement vers le fond et permettait de vérifier le niveau d'oxygène et l'absence de risque d'asphyxie. Si la flamme s'était éteinte, le jeune Guy aurait été remonté immédiatement. Cinquante-sept ans après, Guy Robert se souvient qu'il n'était qu'à moitié rassuré et que, malgré la corde, il s'était en permanence agrippé à la canalisation qui longeait la paroi. Arrivé au fond, il craignit de s'enliser dans la vase. Il constata qu'il ne restait plus qu'une vingtaine de centimètres d'eau, d'où le désamorçage de la pompe et que - contrairement à certaines légendes - aucun

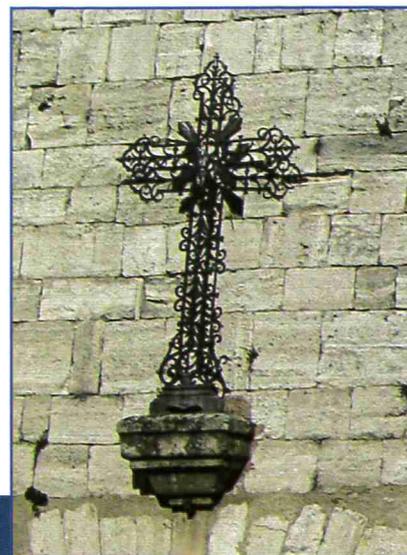
souterrain ne débouchait dans ce puits. Il fut impressionné par l'aplomb des parois taillées dans la roche même à cette profondeur. Avant de remonter, il récupéra la griffe de ramoneur qui était tombée quelques années auparavant. Sans eau « publique », il fallut se rabattre, pour quelques jours, sur des solutions « privées » puisqu'il existe autour du village de nombreux puits appartenant à des particuliers. Et enfin, les pluies tant espérées de l'automne réalimentèrent la source de la Rouquette... au grand soulagement de tous et en particulier des élus. Les foyers du village ne reçurent l'eau courante qu'en 1956. Le château d'eau de Brethmas ne sera construit que 3 ou 4 ans plus tard par l'entreprise Bernard de Moussac (les fondations seront réalisées par la société Autajon).

Aujourd'hui en ouvrant facilement les robinets, on a oublié le temps des

corvées d'eau et de la gestion économique de cette précieuse ressource. Espérons que la dure réalité écologique ne nous ramène pas quelques décennies en arrière.

Selon un sage dicton écossais: **« C'est quand le puits s'assèche que l'on découvre la valeur de l'eau »**,

J Varéa



Tranche de vie



Le puits de La Trouche

Quelques tranches de vie des habitants de la TROUCHE depuis l'implantation de l'industrie houillère.

Si pour l'extraction du charbon en développement, à partir de 1842 Champclauson reçut des ouvriers mineurs venus de Saône et Loire et jusqu'en 1846 du personnel formé originaire de la région de la Mûre ceci amena quelques troubles sociaux en raison de la situation économique du moment.

La Révolution de 1848, période contestataire sur le plan politique national eut des répercussions sur le plan local pour l'affaire dite "des Piémontais", opposition dirigée contre ces ouvriers venus de l'extérieur (étrangers), puisqu'issus de la province de Savoie qui avec le comté de Nice ne deviendront français qu'à partir de 1860. Le 24 octobre 1849 Monsieur BEAU, Directeur des mines de Rochebelle est nommé à la Grand' Combe en remplacement de Monsieur THIDAUDET jugé pas assez énergique face à une situation conflictuelle avec la main-d'œuvre.

Il exercera "efficacement" un ferme pouvoir jusqu'en 1879. Il sera remplacé par Monsieur GRAFFIN jusqu'en 1898. Celui-ci, lors d'un conseil d'administration, le 2 mai à la Levade s'effondrera au sommet de l'escalier de la salle de réunion frappé d'une congestion cérébrale et décéda après un coma de trois jours, il avait 69 ans. En cette fin du dix-neuvième siècle la communauté rappelait dans un style féodaliste les anciens villages regroupés autour du donjon dominant le fief, chaque vassal dépendant du seigneur du lieu pour son existence matérielle et bien au-delà souvent.

Géographiquement depuis la demeure du directeur (dont le vocable usité était le château) on dominait la moindre activité de l'entreprise, l'arrivée du charbon par le plan incliné, son acheminement vers l'atelier de pré-

paration, le mouvement des wagons et formation des convois, les chemins d'accès, la circulation du personnel des bureaux du service administratif dans le bâtiment contigu... Et longtemps ceux abritant les services de la Mairie, avant que naisse la Grand'-Combe et que soit bâtie la maison commune.

Pour la main-d'œuvre ouvrière tous ceux possédant un individualisme assez malléable pour se couler, sans heurts, dans le moule *made in C^e* sans se trouver contraint par le paternalisme d'époque, pouvaient avoir leur pain assuré.

Sans nous référer à l'ordre chronologique notons, en 1875, la construction d'un pont sur le Gardon qui permet le passage des véhicules de la gare de la Levade jusqu'au hameau des Taillades sur la rive droite de la rivière dans la commune de Branoux. Autre événement, en 1896, le glissement de la montagne dite du Gouffre qui, en coupant la voie ferrée Alais-Langogne, amena le ralentissement de l'activité des mines, jusqu'à ce que soit établi un nouveau tracé des voies en bordure du Gardon.

L'ancienne voie qui traversait le hameau de Trescol devint ainsi un

embranchement particulièrement important lorsque fonctionneront les installations de préparation mécanique des charbons: à partir de 1911 l'atelier de criblage, et en 1915 celui de lavage des produits marchands. Signalons au passage une anecdote relevée dans une conférence que fit Mr. Firmin VIALA devant un cercle d'études créé par l'abbé Ginestous. Il y évoquait la vie de la Grand'Combe à la fin du siècle.

Le 4 octobre 1857 Monseigneur Plantier, évêque de Nîmes était venu poser la première pierre à la future église de la Grand'Combe. Cela avait donné lieu à une importante cérémonie suivie par une foule d'habitants, à la tête de laquelle les dirigeants de la C^e des mines participèrent, puisque partie prenante dans le financement de la construction.

Le lendemain le prélat et sa suite se dirigèrent vers Champclauson pour une visite aux paroissiens du lieu. Cette visite épiscopale fut fort épique. Le chroniqueur en fit le reportage in extenso:

"À travers une pluie battante M^r Plantier s'étant courageusement élancé en wagon ouvert sur le plan incliné qui se dresse au flanc de la montagne domi-

nant la Levade. Il était allé célébrer l'office au hameau de Champclauson. Quelques-uns des invités étaient partis à la suite du prélat en dépit des éléments déchaînés et n'eurent pas à regretter le double spectacle dont ils ont pu jouir, exemple de dévouement évangélique et scène grandiose de la nature si belle à contempler de ces hauteurs sauvages au pied desquelles on apercevait le gardon grossissant sous le déluge, tel un torrent prêt à inonder la voie ferrée dans la vallée."

Le dévouement évangélique n'était pas en ce cas une formule creuse, il fallait pour un non initié dans une telle ascension une forme de courage. L'époque n'était pas encore au temps des escaliers mobiles ou autres engins ajoutant le confort à la sûreté.

La sûreté d'ailleurs n'était pas garantie à cent pour cent. L'anecdote suivante hélas peut le confirmer:

Le 2 septembre 1926, au plan bimoteur de Champclauson, le garde Alverhne Jean qui était monté de La Levade par le plan inférieur dans les conditions normales de circulation du personnel a continué son ascension par le plan supérieur pour aller au sommet des plans.



La LEVADE

Le Pont suspendu

Le câble de la manœuvre des vides dans laquelle il avait pris place s'est rompu un peu au-dessous du milieu du plan et la manœuvre est redescendue par l'effet de la pesanteur jusqu'au pallier intermédiaire. Là les caisses ont quitté la voie probablement à la suite de chocs avec d'autres véhicules et Alvernhe a été projeté au sol.

Le personnel du palier qui avait eu la prudence de fuir en voyant arriver la manœuvre en dérive n'a pu se rendre compte de la manière dont s'est produit le choc.

Alvernhe n'a pas repris connaissance, transporté à l'hôpital il est mort au bout de quelques heures. Il était père de 4 enfants.

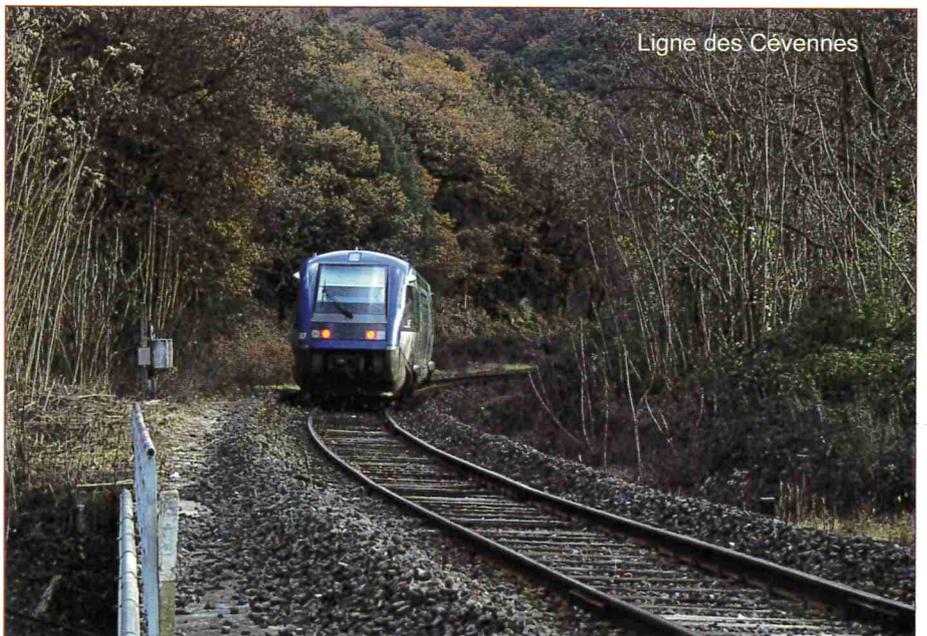
La circulation des véhicules sur voie ferrée a toujours eu son lot d'incidents plus ou moins graves, tel celui du 13 septembre 1908.

Le train N° 7386 amenant des wagons vides à La Levade, à leur arrivée vers 8 heures sont partis à la dérive et à une allure de plus en plus croissante ont traversé la Grand'-Combe, Tamaris et Alais où ils ont pu être retenus grâce à une habile manœuvre (sur une voie de dérive) d'un chef de service du lieu. Aucun accident n'est à déplorer, ce qui est miraculeux étant donné l'importance du trafic qui a lieu jour et nuit entre Alais et La Levade.

Autre accident spectaculaire en novembre 1925. Ce vendredi 15 le train venant de Langogne comprenait 3 tenders neufs destinés aux ateliers d'Arles. Peu après le départ de la gare de Ste-Cécile un tender étant sorti des rails pour une cause inconnue, 2 roues de celui-ci ont balayé l'entrevoie sur toute la longueur du parcours entre Ste-Cécile et l'aiguillage d'entrée en amont de La Levade. Au point 657,6 huit wagons, dont un de 32 tonnes, ont été projetés en dehors des voies. Aussitôt le dépôt d'Avignon a dépêché une grue de 50 tonnes pour assurer le déblaiement. Les trains ont dû être détournés sur les voies de la C^{ie} des Mines mais de forts retards ont été enregistrés.

Dans ce choix d'anecdotes concernant la vie du village citons quelques moments plus souriants.

Ce mardi 22 juillet 1919 dans l'église de La Levade, superbement parée était célébré le mariage de Monsieur



Albert Dupouy, nouvellement installé à Trescol comme médecin de la Compagnie des mines avec Mademoiselle Amélie Dubois fille aînée de M. Claude Dubois inspecteur chef du service commercial et M. Laurent David ingénieur principal des mines de Rochelle avec Mademoiselle Jeanne Dubois sœur de la précédente.

M. l'abbé Girard du clergé de Nice après discours et félicitations d'usage aux jeunes époux procéda à la bénédiction nuptiale.

La cérémonie était rehaussée par la présence du général Berthelot, parent des jeunes épousées et commandant la cinquième armée qui s'était illustrée à la première bataille de la Marne.

Remarquée dans la très nombreuse assistance, la présence de Messieurs Mazaudier, Desfossés, Falque, Gausorgues, Baudin, Déjean, Laporte.

À côté de cette rubrique matrimoniale joignons quelques échos sportifs concernant l'année 1928:

- C'est dimanche 4 mars que le Stade Alésien vainqueur du Groupe A et l'Étoile Sportive de la Levade vainqueur du groupe B se rencontreront à la Grand'Combe sur le terrain de la Villa

Bécharde pour la finale du trophée de Ramel. Ces deux clubs se sont sérieusement préparés pour cette ultime rencontre et décidés à s'employer à fond afin de se l'attribuer.

La partie s'annonce comme devant être ardemment disputée par deux équipes résolues et capables par des moyens différents de s'attribuer le résultat. Deux méthodes différentes seront opposées, le stade alésien avec ses brillants joueurs tels Vincent, Chanel, Laporte au jeu agréable parce que méthodique agissant par passes courtes, faites au ras du sol et d'autre part l'E.S. levadoise où brille l'arrière Martin au jeu diamétralement opposé, opérant par débordement et pratiquant le coup de pied à suivre; cette équipe au cœur bien accroché compensera son infériorité technique par une plus grande activité, afin de figurer plus qu'honorablement devant son redoutable adversaire.

Qui des deux l'emportera, un pronostic serait osé, l'incertitude du résultat ajoute un intérêt de plus à cette rencontre jouée par deux jeunes mais vaillantes équipes qui méritent la sympathie de ceux qui se prévalent du titre de sportif.

Voici la formation de l'équipe de la Levade, devant le goal Palpacuer, les arrières Alric et Martin (capitaine), ligne intermédiaire Plagne, Olivon, Chauvet, les cinq de devant Chasson I, Rouquette, Ventalon, Paulin, Chasson II.

Le coup d'envoi est fixé à 14 heures, l'entrée générale à 1 franc.

À cause du mauvais temps la rencontre n'avait pu avoir lieu le 4 mars.

Le 25, une foule nombreuse s'était pressée autour des touches du terrain de la Grand'Combe pour assister au choc tant attendu.

Le score fut de 7 à 2 en faveur des Alésiens.

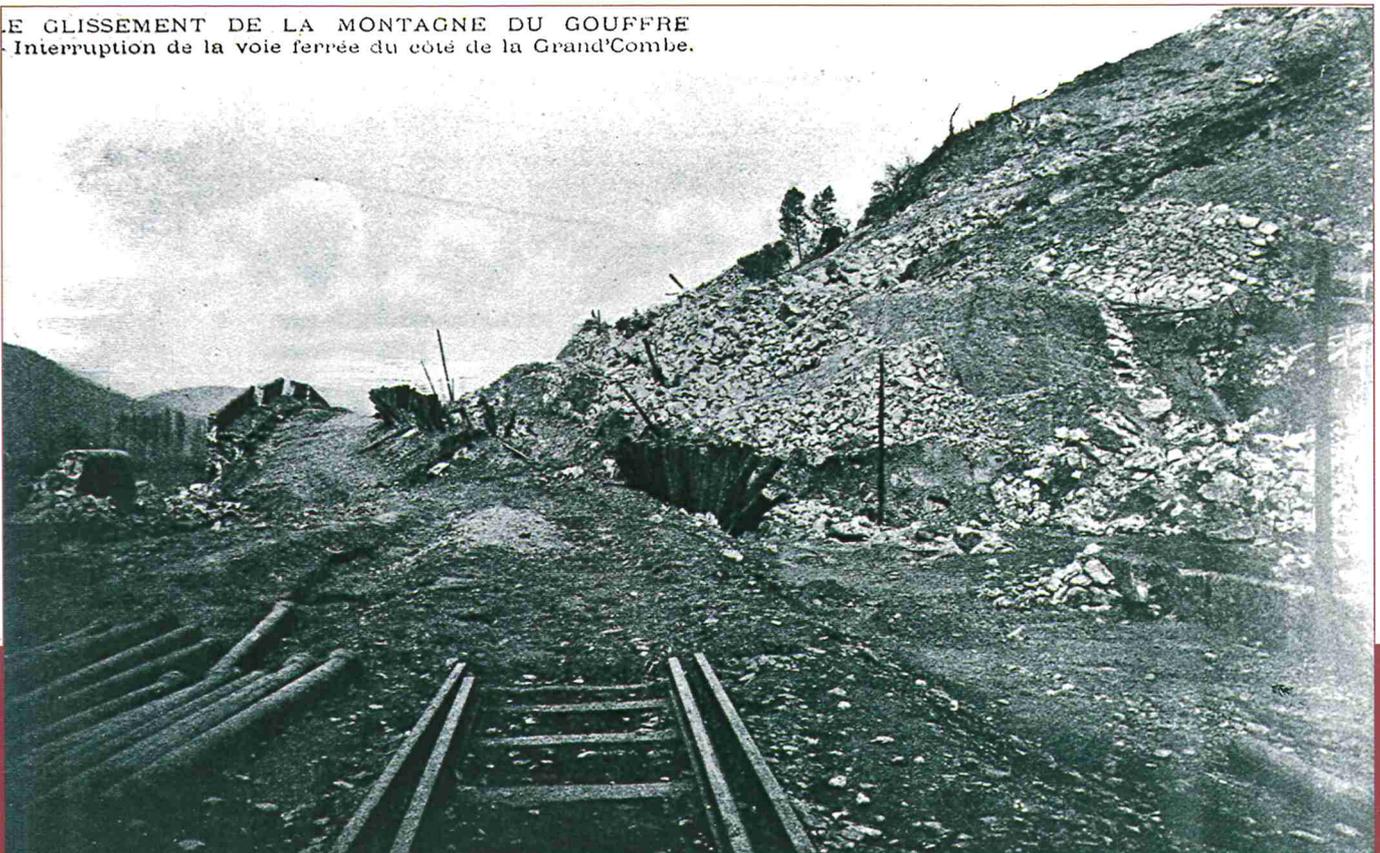
L'essentiel était de participer.

À bien d'autres transformations participa le village, mais il faudrait écrire une monographie complète pour laquelle la place manque si on abordait tant d'autres tranches de vie.

Après la création de la commune de la Grand'Combe (1846) la plupart des services administratifs furent petit à petit concentrés sur ce site.

De même l'exploitation souterraine des charbons se développa sur d'autres chantiers (puits de la Fontaine, galerie des Lumières)

LE GLISSEMENT DE LA MONTAGNE DU GOUFFRE
Interruption de la voie ferrée du côté de la Grand'Combe.



La Levade avait perdu ses installations extérieures, le sortage des produits extraits étant concentré vers des voies de roulage donnant sur le carreau de Trescol. Seule était demeurée la lampisterie à l'entrée de la mine Roux qui accueillera encore des mineurs de fond pendant le dernier conflit.

Mais cela n'aura pas d'incidence sur la population regroupée sur le pourtour de la rue menant à l'église et chemin de la Haute-Levade; un nouvel habitat s'était implanté le long de son parcours.

La partie occupée par le réseau des voies étroites au terminus du plan de Champclauson, une fois libérée avait offert des facilités d'implantation de l'habitat et de la circulation en amont, donc desserte pour commerçants et particuliers riverains.

Hôtel-restaurant, boulangerie, café, boucherie, marchand de vin, épiciers, tous commerces auxquels s'adjoindra le magasin d'alimentation générale géré par la compagnie des mines, puis écoles, cabinet médical, dispensaire de soins, gendarmerie, bureau de postes, le village avait tous les services nécessaires à la vie normale d'une communauté.

N'oublions pas comme centre d'intérêt la gare ferroviaire du P.L.M. qui recevait les bois de soutènement pour les mines et expédiait chaque jour deux trains complets de produits marchands (grains à usage ménager et fins pour l'industrie). Cela représentait un important tonnage avec en plus celui des colis de détail (arrivage ou expédition) en petite vitesse. Il y avait pour la gestion de ce trafic, un quai de manutention couvert, un magasin de stockage et 4 agents y exerçaient leur activité de gestion. Il faut préciser que le transport routier n'était pas développé, la majorité d'échanges se faisant par rail.

Face à La Levade sur la rive droite du Gardon, les Taillades avaient acquis une importance comparable et de nombreux commerces de part et d'autre de la route étaient autant de clients potentiels des transports ferroviaires.

La régression de la mono industrie, la seule pouvant offrir de l'emploi, a petit à petit diminué l'activité de l'ensemble du canton, La Levade bien entendu

n'échappant pas au marasme ambiant. À la fermeture totale des mines, il ne reste plus de population active, le secteur tertiaire par contrecoup en a subi le choc allant jusqu'à la suppression de l'agence postale après celle de la gare ferroviaire, dernier centre d'activité, sans grande clientèle la plupart des trains ne marquant pas l'arrêt.

Comme en beaucoup de lieux, le service du culte n'est plus assuré régulièrement depuis le départ du dernier curé résident.

M. Espaze avait servi la paroisse de 1946 à 1999 avant de se retirer à Sumène son pays d'origine.

Mais depuis le mois de septembre la maladie l'a contraint à terminer cette vie terrestre. Une nombreuse délégation de ses anciens paroissiens a tenu à participer à cette cérémonie du dernier adieu en l'accompagnant vers son éternel repos. Leur présence a témoigné des regrets éprouvés et de l'estime en laquelle ce prêtre a toujours été tenu. Homme de probité et de cœur il avait fait l'unanimité chez ceux qui avaient pu l'apprécier ou simplement le rencontrer.

Le mot "prochain" n'était pas pour lui vide de signification. Par ses attitudes journalières il donnait au terme la plénitude de son sens en cultivant une tolérance innée. Il a pu voir avant

que ne s'achève sa mission ici-bas l'aboutissement d'un projet qui lui tenait à cœur, la rénovation de la chapelle de St-Pierre de Blannaves, grâce à la municipalité de Branoux et le dévouement d'un comité de sauvegarde créé pour cette démarche.

C'est dans cet esprit de continuité qu'un office a eu lieu sous la voûte romane de la petite église, cérémonie au cours de laquelle a été placée une plaque pour commémorer sa mémoire... le dimanche 9 novembre 2003 en présence d'une nombreuse assistance.

Malgré la lourdeur des regrets et le sentiment d'impuissance à modifier même d'un iota l'ordre établi, on ne peut éviter de songer avec nostalgie à tous ceux qui nous ont précédés.

Tous ceux qui ont vécu avant ou autour de nous ont fait ces villages, par leur présence, leur labeur apportant leur pierre à l'édifice, ce souci de cohésion où l'amour du clocher ne nuisait pas forcément à l'ouverture d'esprit, ces communautés où il faisait bon vivre malgré la dureté du temps, forme d'existence dont la vie moderne s'éloigne à grands pas... mais vers quel idéal... même si le terme a perdu son intime substance dans un *no man's land* où l'indifférence côtoie le refus de contrainte.

Jean VIGNE - Le Cambalut



Champclauson

Minutes toponymiques d'oc

par Laurent Aiglon

Minute vient du latin *minuta scriptura*, écriture menue, mots s'écrivant en petits caractères. C'est aussi l'original des actes notariés où nous trouvons les microtoponymes, sorte de petits toponymes occitans qui identifiaient des pièces de terres dans nos anciens compoix avant que le cadastre napoléonien n'introduise la numérotation des parcelles.

De l'importance des grains en Cévennes - 1/4

Pour nous qui avons étudié les compoix cévenols, les Cévennes n'ont pas fait exception quand il s'est agi de cultiver la vigne ou le blé. Sorte de « Marche » entre le Languedoc et le Gévaudan, les Cévennes empruntent aux terres méditerranéennes leurs cultures traditionnelles.

Il n'y a jamais eu de monoculture en Cévennes, et le châtaignier aussi triomphant fut-il, avec ses rendements exceptionnels, n'a jamais détrôné à lui seul le socle commun du monde méditerranéen. Certes le triptyque « vigne, blé, olivier » a connu ici des variantes : « vignes, blés, cultures maraîchères, châtaigniers et mûriers ».

Une lecture plus minutieuse des compoix du début du 17^{ème} siècle rend notre jugement catégorique même s'il n'est déjà plus rare, à cette époque déjà, de trouver la mention « d'aires ruinées ». Cela montre simplement qu'au Moyen Âge les céréales étaient plus cultivées qu'à l'époque moderne (16-18^{ème}). Mais les compoix mentionnent encore d'innombrables terres labourées, 1/3 des cultures environ contre seulement un faible pourcentage de la surface agricole vers 1830, statistique qui démontre, s'il en est, la vitalité des céréales durant l'époque moderne. L'arboriculture ne s'accroît en Cévennes qu'à la veille de la Révolution française et encore ne présente-t-elle pas un seul tronc ! D'autres fruitiers sont cultivés : noyer, olivier, figuier, pommier, etc. Si les châtaigneraies sont solidement accrochées sur les pentes et si l'industrie

du ver à soie prospère il ne faut cependant pas faire de cette séquence arboricole intensive une constante. Au 15^{ème} siècle on cultivait en Cévennes du chanvre, du safran (et oui de l'Arre!), des céréales. C'est l'époque où la glandée est la base de l'alimentation des troupeaux.

Martelons-le, ces productions visaient à l'autosubsistance. (Plantes textiles, potagers, fruitiers, blé, vigne et oliviers ou châtaigniers). D'autant plus qu'après les moissons et les vendanges on utilisait les chaumes et les pampres pour les donner au petit bétail. D'où une vendange et une taille des sarments précoces.

C'est pour moi un étonnement que de constater l'absence d'étude historique sérieuse sur le Moyen Âge et l'époque moderne en Cévennes. Comme si l'ethnologie, les enquêtes orales avaient masqué une réalité historique plus subtile.

Il faut que les étudiants se penchent sur les compoix, même si leur lecture est parfois difficile.

Examinons une minute notariale pour illustrer la place des céréales à l'époque moderne :

En 1719 Guillaume Feuillarette, cloutier des lieux des Tibaux « amande » à Pierre Pellet de Blannaves une petite métairie et dépendances qu'il a au lieu des Camboux contenant castanet, vigne, jardins et terres labourives (...) Le dit Pellet oblige le bailleur toutes les années 3 salmées* de châtaignes blanches en marchandes mesures de

la paroisse de Sainte-Cécile d'Andorge auprès de 15 livres la salmée avec pacte que si quelques années il n'y aurait pas pareille quantité, le dit Pellet ne baillerait que ce qu'il recueillera, étant de plus convenu que le blé qui se trouve fermé à la terre et à la vigne sera partagé à la récolte après que le dit Feuillarette en aura pris 4 quartes pour la semence et les pailles resteront au rentier, comme aussi il est stipulé que si le dit Pellet quelque année veut fermer quelques grains, la récolte en sera aussi partagée, distraction faite de ses semences. L'échantillon toponymique suivant étaye bien, par sa diversité, notre thèse :

L'escosson (Ste-Cécile d'Andorge) : fléau à battre le grain

Les Nonnes (Branoux) : le camp des Nonnes. Il ne s'agit pas d'un couvent qui, dans une terre protestante depuis la Réforme, aurait fait désordre. Vient du latin *nonna*, mélange de céréales... *camp* = champs

Les Touzelles (Alès) : froment dont l'épi est sans barbe

La Granarié (Ponteils-et-Brésis) : grande quantité de grains

Le fromentau, les Fromentières (St-Jean du Gard) : qui produit du froment

Lou segalas (St-Laurent le minier) : terre à seigle

La bladarié : terre semée de blé

* *Salmée* : mesure agraire de capacité en pays d'oc (environ 400 litres) ; vient du bas latin *salmata*, charge.